

Père pour manifester la vérité, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit*¹. Quiconque aime la vérité, la veut publier, et la veut faire régner. « La vérité est une vierge, mais sa pudeur est de n'être pas découverte : » *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi*². Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos*.

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres, qui la savaient, mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci était Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Inciatabatur spiritus ejus in ipso, videns idolatriæ deditam civitatem*³ : « Il se sentait ému au dedans de lui-même, en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie. » Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucun de ces ornements d'une sagesse mondaine : il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance; et pour cela, il ne veut rien tirer de personne : il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et, en effet, pour prêcher la vérité il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus*⁴ : « J'ai été établi roi sur Sion sa montagne sainte, afin d'annoncer ses ordonnances; » et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout; et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien⁵, « il va reprenant tout homme à temps et à contre-temps, » *corripientes omnem hominem. . . . opportune, importune*⁶. Il s'était mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisait, que pour l'amour de ceux qui le faisaient⁷.

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimait la croix pour se conformer à Jésus, et pour faire régner Jésus. Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Évangile, dans les différents lieux où il prêche¹. Les moments de souffrance sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue : parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujéti aux lois de sa volonté se tourmentent en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue, et sa miséricorde, et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Église? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Église était porté : l'empressement de la charité de l'apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Église. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostôme, frappé du zèle étonnant de l'apôtre, et de son immense charité, dit que Paul, par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Église, en était non-seulement le cœur, *cor Ecclesiæ* mais qu'il s'affectait aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps, que s'il eût été l'Église entière : *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia*.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VICTOR,

PRONONCÉ A PARIS, DANS L'ABBAYE DE CE NOM, EN 1657.

Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang; trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. I. Joan. v. 4.

Quand je considère, messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Église. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle

¹ I. Thess. II, 1 2.

alliance les sacrifices sanglants; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boues, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa providence; et je ne crains point de vous assurer que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang; mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force; afin que non contents du salut nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*.

Pour prendre ces sentiments généreux s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable : mais comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave*.

Comme c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses : il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Église. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre, c'a été le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, c'a été la conversion des peuples; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle

la perfection, suivant cette parole de l'Évangile : « Il n'y a point de charité plus grande, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime : » *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*¹.

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrit de l'encens; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant, qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées; c'est une trop faible victoire : ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor généreux, Victor après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images : Victor s'y applique de toute sa force; et j'apprends de l'historien de sa vie, que pendant qu'il a été prisonnier il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit, que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte? C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde; et ce qu'il prétend par cette victoire c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet vous triomphez, ô Jésus! et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que

¹ Joan. xv, 13.

¹ Joan. I, 18.

² Tertull. adv. Valentin. n° 3.

³ Act. XVII, 16.

⁴ Ps. II, 6.

⁵ Coloss. I, 25.

⁶ II. Tim. IV, 2.

⁷ Phém. 7.

vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde!

PREMIER POINT.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse, par tant de menaces, de lui présenter de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution? Sans doute c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui, étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne en présence de toute l'armée, dans laquelle il avait servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire, des chaînes aux pieds et aux mains, et des blessures dans tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car depuis ce jour glorieux, auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouïes, sans lui donner aucun relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent de lui présenter publiquement la statue de leur Jupiter. Ils espéraient, messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées, et son esprit troublé par la crainte des maux à venir, dont l'on exposait à ses yeux le grand et terrible appareil; la faiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisserait enfin échapper quelque petit signe d'adoration. C'en était assez pour les satisfaire; et ils avaient raison de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi cesse entièrement de l'être, et que, le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre; et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? Telles que le Saint-Esprit nous les représente dans le cœur du divin apôtre : *Inciabatur spiritus*

*ejus in ipso, videns idololatricam deditam civitatem*¹ : « Son esprit était pressé et violenté en « lui-même, voyant cette multitude idolâtre : » ce spectacle lui était plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levait les yeux au ciel : tantôt il les jetaît sur ce peuple avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là, disait-il, ô Dieu vivant! sont-ce là les dieux que l'on vous oppose? Quoi! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là, plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées, et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternait à ses pieds : il la brise, il la foule aux pieds; et il surmonte le monde en détruisant les divinités qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Une voix retentit de toutes parts : Qu'on venge l'injure des dieux immortels. Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit cruel à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle, qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées, que nous adorons en secret au fond de nos cœurs; et ce que saint Paul a dit de l'avarice², que c'était un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, que « le crime de l'idolâtrie est tout le sujet du jugement : » *Tota causa judicii, idololatria*³. Quoi donc, est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres, et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas : ce n'est pas le dessein de ce grand homme, d'autoriser tous les autres crimes; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes; qu'elle est comme un crime universel, dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, chrétiens : nous sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. Humilions-nous devant

¹ Act. xvii, 16.

² Ephes. v, 5.

³ De Idolol. n° 1.

notre Dieu, d'être coupables de ce crime énorme; et afin de bien comprendre cette vérité, qui nous doit couvrir de confusion, faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie : par là nous reconnaitrons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout à fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui la fait régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu, et attachés à nous-mêmes; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement, et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avait pu éteindre toute la connaissance de Dieu, la malignité de son cœur l'aurait porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières dans nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliquit*¹. L'homme qui ne veut pas le connaître, ne peut le méconnaître entièrement; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore : c'est le nom de Dieu qu'on emploie, mais on en détruit la grandeur, « en communiquant à la créature ce « nom incommunicable, » *Incommunicabile nomen*²; mais on en perd toute l'énergie, en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : « Vous serez comme des dieux³? » Saint Basile de Séleucie dit que, préférant ces paroles, il jetaît dès l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie⁴. Car dès lors il commençait d'inspirer à l'homme le désir d'attribuer à d'autres sujets ce qui était incommunicable, et l'audace de multiplier ce qui devait être toujours unique. *Vous serez*, voilà cette injuste communication; *des dieux*, voilà cette multiplication injurieuse : tout cela pour avilir la divinité. Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom; le communiquer, c'est le détruire : et comme toute sa force est dans l'unité; le multiplier, c'est l'anéantir. C'est à quoi tendait l'impunité par tant de divisions et tant de partages,

de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi, après avoir divisé la divinité, premièrement par ses attributs, secondement par ses fonctions, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines; on en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens : « qu'au lieu qu'il n'y a « qu'un portier dans une maison, et qu'il suffit « parce que c'est un homme; les hommes ont voulu « qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domus sue ponit ostiarium; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt*¹. A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom, et en avilir la majesté? Ainsi vous voyez, chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connaissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a poussé à ces erreurs c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : « Vous serez comme des dieux : » s'il avait pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se serait emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus aveugle en aurait eu honte. Et de là vient, messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'histoire sainte² que le roi Nabuchodonosor exigeant de son peuple les honneurs divins n'osa les demander pour sa personne, et ordonna qu'on les rendit à sa statue. Quel privilège avait cette image, pour mériter l'adoration plutôt que l'original? Nul sans doute; mais il agissait ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentirait trop visiblement sa prétention extravagante. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa faiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins, autant qu'il pouvait, d'attacher la divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine; ensuite il a adoré ses propres ouvrages; après il a fait des dieux de ses passions; il en a fait même de ses vices. Enfin ne pouvant s'égaliser à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-des-

¹ Act. xiv, 16.

² Sap. xiv, 21.

³ Gen. iii, 5.

⁴ Orat. iii. Biblioth. Patr. Lugd. t. viii, pag. 432.

¹ De Civit. Dei, lib. iv, cap. viii, t. vii col. 94.

² Dan. iii, 5.

sous de lui, il a prodigué le nom de Dieu, jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela pour quelle raison, sinon pour secouer le joug de son Souverain; afin que la majesté de Dieu étant si étrangement avilie, et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même? c'est à quoi aboutissaient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à renverser avec tant de zèle les idoles, par lesquelles les hommes ingrats tâchaient de renverser le trône de Dieu pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre martyr: d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, chrétiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu et l'attachement à nous-mêmes sont la cause de l'idolâtrie; si d'ailleurs nous reconnaissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes? Non, non, mes frères, ne le croyons pas: l'idolâtrie n'est pas renversée; elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage.

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes desirs: car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces desirs? de quel côté prennent-ils leur cours? où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité: Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie, que l'homme, s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même: car quiconque s'éloigne de Dieu; l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité: l'homme a des besoins infinis; et chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas il faut néces-

sairement l'emprunter de l'autre. Autant d'apuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même?

Mais pour nous convaincre, messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère, lorsqu'ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile? et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumônes quelque partie de ses rapines; et celui qui observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquiescer le droit de mépriser impunément tout le reste; et celui qui multiplie tous les jours ses crimes, sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon, et ne prêche que miséricorde: en vérité, messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est? Eh quoi! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seraient impunis? Est-ce là le Dieu des chrétiens? n'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions?

Et d'où est né en nous ce dessein, de faire Dieu à notre mode; sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie, qui faisait crier autrefois à ce peuple: «Faites-nous, faites-nous des dieux.» *Fac nobis deos*? Et pourquoi voulons-nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions; si bien que nous ne défigurons la divinité, qu'afin que le péché triomphe à son aise, et que nous ne connaissions plus d'autres dieux que nos vices, et nos fantaisies, et nos inclinations corrompues? Dans un aveuglement si étrange, combien faudrait-il de Victors pour briser toutes les idoles par lesquelles nous excitions Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes: soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammon et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ; car à quoi nous

¹ Exod. xxxii, 1.

aurait servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre; ce tyran, qui vous a coupé, a cru vous immoler à son Jupiter; mais il vous a consacré à Jésus-Christ, et n'a fait que signaler votre victoire! C'est l'honneur de saint Victor, qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ; et il fallait pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrit un sacrifice au véritable. Mes frères, imitons cet exemple: mais portons encore plus loin notre zèle; et après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage: il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs: c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

C'est un secret de Dieu, de savoir joindre ensemble l'affranchissement et la servitude, et saint Paul nous l'a expliqué, en la première épître aux Corinthiens, lorsqu'il a dit ces belles paroles: «Le fidèle qui est libre, est serviteur de Jésus-Christ:» *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini; similiter qui liber vocatus est, servus est Christi*. Ce tempérament merveilleux, qu'apporte le saint apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite, et digne de l'Esprit de Dieu. Celui qui est libre, messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime; et celui qui est dans la servitude a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul a fait l'un et l'autre en disant à l'affranchi, qu'il est serviteur; et au serviteur, qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contre-poids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte: il semble, par la seconde, qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler; et il nous apprend par toutes les deux cette vérité importante, que le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte. Jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent; et jamais tant de contrainte, que nous ne nous sachions toujours conserver une sainte liberté d'esprit, et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véri-

¹ I. Cor. vii, 22.

tables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles fussent unies en notre martyr, même selon le corps, et en le prenant à la lettre. Son historien nous apprend une particularité remarquable; c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Évangile, il demeurerait captif durant tout le jour; et qu'un ange le délivrait toutes les nuits: tellement que nous pouvons dire qu'il était prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que, dans l'un et dans l'autre de ces deux états, il travaillait toujours au salut des âmes; puisqu'ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison il convertissait ses propres gardes, et qu'il «n'usait de sa liberté que pour affermir «en Jésus-Christ l'esprit de ses frères,» *ut christianorum paventia corda confirmaret*.

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifiaient les hommes et les anges; les chrétiens en prison, et les chrétiens en liberté, qui semblaient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifierait le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes; et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices: mon sujet en sera éclairci, et votre piété, édifiée. Faisons donc, avant toutes choses, la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu, que son visage est égal et que son action est hardie! mais que cette hardiesse est modeste, mais que cette modestie est généreuse! et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers; qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connaît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachot plus rempli d'ordures, par l'infection de tant de péchés. Persuadé de cette pensée, «il croit que ceux qui l'arrachent du milieu du monde, en pensant le rendre captif, le tirent d'une captivité plus insupportable, et ne le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en délivrent réellement:» *Si recogitemus ipsam magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus*.

Ainsi dans ces prisons bienheureuses dans lesquelles les saints martyrs étaient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience,

¹ Tertul. ad Mart. n° 2.